

En une espèce de spasme verbal

Horacio Castellanos Moya, *Déraison*, traduit de l'espagnol par R. Amutio, Montréal, Les Allusifs, 2006, 141 p.

Karine Hubert

Volume 49, Number 1-2 (275-276), March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hubert, K. (2007). Review of [En une espèce de spasme verbal / Horacio Castellanos Moya, *Déraison*, traduit de l'espagnol par R. Amutio, Montréal, Les Allusifs, 2006, 141 p.] *Liberté*, 49(1-2), 221–225.

En une espèce de spasme verbal

Karine Hubert

Horacio Castellanos Moya, *Déraison*, traduit de l'espagnol par R. Amutio, Montréal, Les Allusifs, 2006, 141 p.

Le dernier roman de Horacio Castellanos Moya est habité par la voix de son personnage narrateur, dont on apprendra à connaître les rouages de l'esprit à défaut du nom. Comme ce fut le cas pour les précédents — *Le dégoût*, *La mort d'Olga María* et *L'homme en arme* —, la parole, d'ailleurs chaque fois admirablement articulée, ouvre un espace à l'intérieur duquel l'œuvre pourra se déployer, imposant rythme et structure à l'ensemble.

Dans *Déraison*, elle est celle d'un Salvadorien, probablement journaliste ou littéraire, en exil dans un pays voisin par crainte de représailles après avoir écrit un article dénonçant l'attitude dictatoriale d'un dirigeant. Le ton est d'emblée marqué par une inquiétude malade et une attention maniaque aux détails, alors que le personnage entame la lecture des mille cent feuillets relatant les massacres d'indigènes perpétrés par les soldats et les paramilitaires, et dont il a accepté le travail de révision pour le compte de l'archevêché.

« Je ne suis pas entier de la tête » : cette phrase tirée du témoignage d'un indigène cachique, qu'il se répète inlassablement après l'avoir transcrite dans son calepin, troublé par la puissance de sa charge poétique, résume bien l'enjeu de cette *déraison* si justement nommée. Elle traduit le trouble de celui qui reconnaît sa propre duplicité, non pas perte de contact avec la réalité pour une

descente ininterrompue dans la pure folie, mais allers-retours constants entre deux états, deux positions, voire deux identités. Il s'agit d'un regard fixe et lucide sur sa propre étrangeté, potentiellement source de danger.

[...] mon attention était fixée sur mon visage, reflété dans la glace, me concentrant sur chacun de mes traits, sur mon expression, qui m'est soudain devenue étrangère, comme si celui qui était là n'avait pas été moi, comme si ce visage l'espace d'un instant avait été à un autre, à un inconnu, et non mon visage de tous les jours, un instant au cours duquel je me suis trouvé méconnaissable et qui m'a causé la pire des paniques, à tel point que j'ai craint une crise de folie au beau milieu de ces inconnus dans une ville inconnue [...]

Bien sûr, la crainte persiste de rester à jamais prisonnier de la folie — tout comme de la phrase d'ailleurs, qui s'étire et se circonvolutionne jusqu'à revenir se mordre la queue —, mais l'angoisse la plus sourde s'alimente à la pensée de pouvoir devenir cet autre, de basculer dans le clan des *gens capables des pires atrocités*. Tel que l'affirme un indigène survivant : « C'étaient des gens comme nous dont nous avons peur », ce qui peut faire référence à la stratégie de l'armée, qui a obligé une moitié de la population à massacrer l'autre moitié, mais à quelque chose d'autre également, que comprend obscurément le narrateur à mesure que s'intensifient ses fantasmes hallucinatoires dans lesquels il commet, tantôt sur ses collègues de travail, tantôt sur des indigènes, des actes de torture inspirés par ses lectures.

[...] une image qui se répétait en diverses parties du rapport et qui peu à peu m'a pénétré jusqu'à me posséder complètement [...] comme si j'avais été ce lieutenant qui faisait irruption brutalement dans la hutte de la famille indigène, comme si de ma main de fer je saisisais le bébé par les chevilles, le soulevais à bout de bras et ensuite le faisais tourner dans les airs, de plus en plus vite, comme si c'était la fronde de David

d'où allait jaillir la pierre, le faisais tourner dans les airs à une vitesse vertigineuse, sous les yeux de ses parents et petits frères, jusqu'à ce que soudain je cogne sa tête contre la poutre de la mesure, la faisant éclater instantanément, éclaboussant la cervelle partout [...] jusqu'à ce que je revienne à moi et m'aperçoive que j'étais sur le point de cogner mon bras violemment contre le rebord de la couchette [...]

Or les moments d'identification complète à l'agresseur, où le narrateur s'absente de lui-même pour laisser la place à l'autre (« Soudain je n'ai plus été en moi »), alternent avec des moments de totale empathie envers les victimes indigènes. Il se fait le porteur de leur parole, transcrivant les phrases les plus frappantes des témoignages dans son calepin, les répétant régulièrement pour lui-même et pour les autres, car le projet auquel il a accepté de collaborer est avant tout un travail de récupération de la mémoire, auquel il ajoute sa sensibilité littéraire, « pour qu'ils transforment les os récemment déterrés en mots, en la meilleure poésie ».

Dès son arrivée entre les murs du palais archiépiscopal, où il occupera le bureau du monseigneur pendant la durée de sa tâche de révision, le narrateur se décrit comme un animal pris au piège. Il réalise l'ampleur du travail qui l'attend et les répercussions sociales et politiques qui ne manqueront pas de se manifester, menaçant la sécurité de tous les participants au projet, lui le premier, « agneau sur le point de prendre le chemin du sacrifice ». Déjà fragilisé par l'incident survenu dans son propre pays, il voit un premier signe de ne pas « être entier de la tête » dans le fait d'avoir accepté de

mettre [son] nez dans ce guêpier étranger, de prendre soin que les catholiques mains qui se disposaient à pincer les couilles du tigre militaire soient propres, la manucure faite, car c'est en quoi allait consister [son] travail, à laver et à manucurer les catholiques mains qui pieusement se préparaient à tordre les couilles du tigre.

Dans un pays où la corruption règne en maître, prête à prendre la forme du serpent venimeux pour mieux infiltrer tous les milieux, où des expériences malheureuses ont exacerbé l'inquiétude et la suspicion des habitants, il n'est pas toujours clair de savoir si l'on est justifié de se méfier d'un ami d'amis dont la tête pourrait bien être celle du fameux général Octavio Pérez Mena, qui a commandé la série de massacres des indigènes, ou encore si le souffle que l'on perçoit sur sa nuque est celui du tueur à la solde des militaires ou celui d'un chien venu réclamer un peu d'attention.

Pour le narrateur, il ne saurait être question de laisser les crocs venimeux se refermer sur lui, c'est pourquoi il reste constamment aux aguets, interprétant chaque signe, tentant de semer d'événements poursuivants, perçant à jour ses ennemis en imaginant leurs raisonnements. Afin d'échapper quelque peu à cet enfer (« l'enfer c'est l'esprit et non la chair ») et de se libérer de sa tension nerveuse, le narrateur compte bien faire des rencontres avec de jolies filles qui soient autant que possible « entières du corps » à défaut de la tête. Sa quête intéressée devient rapidement dérisoire alors que le sexe ne peut s'avérer ce lieu de protection rêvé, le « sanctuaire charnu » où il serait « à l'abri des ventrus aux aguets, des commentateurs sportifs vomis par la télévision et du souvenir soudain et inattendu des centaines d'indigènes ». Ainsi, la conquête sexuelle devient également le terrain de la suspicion et des mesquineries de tout genre, où se fait sentir avec le plus d'ironie l'écart implacable entre le fantasme érotique et une réalité dénuée de tout charme, où même la femme séduite peut se révéler être une arme redoutable pointée vers soi.

Le salut ne pourra venir que par la parole, dont le narrateur nous livre le mécanisme :

[...] la maladie psychique qui m'affligeait et qui consistait en ce qu'une fois qu'on m'avait stimulé pour que je commence à parler je voulais tout raconter, avec tous les détails, me vider jusqu'à satiété, de

manière compulsive, en une espèce de spasme verbal, comme s'il s'agissait d'une course orgasmique qui allait atteindre son point culminant lorsque je me serais entièrement livré, lorsque je n'aurais plus de secrets, jusqu'à ce que mon interlocuteur sache tout ce qu'il voulait savoir, en une confession exhaustive après laquelle je souffrais de la pire gueule de bois.

Son récit constitue en définitive son propre témoignage, dans lequel se retrouve la parole des indigènes qu'il a faite sienne dans un devoir de mémoire. « Pour moi me souvenir, c'était revivre les témoignages de cauchemar. » Ainsi, les épisodes hallucinatoires où il joue le rôle d'un tortionnaire deviennent des moyens cathartiques pour se libérer de la douleur présente dans les mille cent pages relatant les massacres, tout en servant de matériau à l'élaboration de son propre récit.

Ce quatrième roman de Horacio Castellanos Moya à paraître en français aux Allusifs — que nous ne saurions trop remercier pour leur important travail de traduction — possède la même force que les précédents, le souffle puissant d'une voix en lutte contre les abus de pouvoir, traversée par ses propres contradictions, qui, tantôt ridicule et tremblante, vocifère contre la bêtise et la peur humaines, tantôt outragée, appelle à l'humiliation de l'autre. Les attaques acerbes à l'endroit de la société latino-américaine — dans lesquelles on croit parfois reconnaître les accents si noirs de la voix du narrateur de *Dégoût* — se voient ici contrebalancées par un humour féroce. Dans un pays où l'histoire est constamment réécrite selon le goût du jour, la parole — même spasmodique — reste la seule véritable gardienne de la mémoire collective.